

M. de Belle-Isle¹.

loisirs d'un ministre

dans les *Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson*

**René-Louis de Voyer Argenson, ministre des affaires étrangères
sous Louis XV, tome 1, 1857, page 138-148**

Nous voyons à présent en France marcher à grands pas vers la plus brillante fortune un homme qui en entrant dans le monde avait tout contre lui , mais dont l'étoile a surmonté tous les obstacles. On peut lui appliquer cette devise fastueuse qu'avait prise son grand-père, M. Fouquet, un écureuil grimant sur un globe, avec ces mots : *Quo non ascendam ?* où ne monterai-je pas? Le surintendant déchet bientôt de sa prétention ; celui-ci paraît plus assuré de la sienne. Personne ne met plus de suite et d'activité dans tout ce qu'il entreprend. On sentira même tout le prix de sa conduite, ou plutôt de la force de son étoile, quand on saura d'où il est parti. Son père n'était que le second fils du surintendant, et n'entra dans le monde qu'après la disgrâce de ce ministre. **La haine que Colbert avait inspirée à Louis XIV contre le nom de Fouquet** empêcha le marquis de Belle-Isle de parvenir à rien. Cependant il trouva moyen d'épouser une fille de grande naissance, qui à la vérité n'avait aucun bien. Elle était de la **maison de Lévis**, sœur du duc de ce nom. Sa famille se brouilla avec elle à cause de ce mariage, et fut longtemps sans vouloir la voir. Les nouveaux mariés allèrent vivre près de l'évêque d'Agde, frère cadet du surintendant disgracié. Ce prélat fut d'une grande ressource à sa famille.

Ce fut dans cette espèce de retraite que naquit le comte de Belle-Isle d'aujourd'hui² , son frère que l'on appelle le chevalier, et plusieurs sœurs. A la mort de l'évêque d'Agde, il fallut bien que M. et madame de Belle-Isle revinssent à Paris chez la bonne madame Fouquet³ veuve du surintendant. Elle vivait encore, pratiquant toutes sortes d'œuvres de charité qui la faisaient regarder comme une sainte. Elle mourut, et laissa d'abord M. et Madame de Belle-Isle et leurs enfants mal à leur aise. L'île de Belle-Isle, dont ils portent le nom, était la plus mauvaise terre du monde, rapportant peu, et étant pour ainsi dire séquestrée entre les mains du roi, qui y tenait garnison. Cependant M. de Belle-Isle d'aujourd'hui a su tirer un grand parti de sa possession, ou pour mieux dire de ses prétentions sur cette île. En entrant dans le monde il

¹ Cet article, évidemment retouché par M. de Paulmy, n'est pas un des moins intéressants du recueil , comme le remarquait déjà l'éditeur des *Loisirs d'un ministre*, édition de Bruxelles, 1788. Il faut se rappeler que le maréchal de Belle-Isle devint le successeur immédiat de M. de Paulmy au ministère de la guerre. Porté aux honneurs et au commandement par le comte d'Argenson, il parut supplanter celui-ci et son neveu, et ce fait seul expliquerait quelque amertume.

Quant au marquis, il y serait bien désintéressé, n'ayant jamais eu de prétentions à des fonctions belliqueuses. Du reste, il était mort avant l'avènement du maréchal de Belle-Isle au ministère. Remarquons encore que Belle-Isle se para beaucoup des plumes du paon ou des paons. En effet, il attacha son nom aux créations du comte d'Argenson, son prédécesseur, termina l'établissement suspendu de l'École militaire, promulgua surtout le bel édit de 1759, portant création de l'ordre du Mérite militaire (égal à l'ordre de Saint-Louis) pour les protestants. Or, ce n'était qu'une réalisation des promesses faites par M. de Paulmy aux Suisses, quelques années antérieurement. Cet édit n'en fut pas moins une révolution en matière de liberté de conscience. A l'extérieur, l'administration de Belle-Isle fut loin d'être brillante, la guerre d'Allemagne conduite mollement, etc.

² En 1684.

³ Elle était petite-fille du célèbre président Jeannin, ministre sous Henri IV. Elle est surtout connue par la collection dite des remèdes de madame Fouquet.

fut destiné à la guerre, et il ne pouvait assurément pas commencer cette carrière avec les mêmes avantages que les gens de qualité. Mais il trouva des ressources dans le nom de sa mère et dans le **crédit de ses parents maternels**. Il obtint un régiment de dragons, servit dans l'armée de Flandre, et se trouva dans la ville de Lille assiégée par les ennemis, et défendue par le maréchal de Boufflers. Il s'attacha à ce général, et bientôt devint son bras droit. Ayant été blessé d'un coup de feu au travers de la poitrine, le maréchal obtint pour lui le grade de brigadier, de préférence à d'autres qui le demandaient, entre autres au marquis de Maillebois⁴, fils de M. Desmarets, contrôleur général des finances, et neveu de M. Colbert. Ce fut la première victoire que la famille Fouquet obtint sur celle de Colbert, depuis la disgrâce du surintendant. Enfin, le maréchal de Boufflers continuant de le protéger, il fut pourvu, même avant la mort de Louis XIV, de la place de maître de camp général des dragons, qui faisait l'objet de l'ambition des plus grands seigneurs de la cour. Le Roi étant mort, M. de Belle-Isle s'est conduit pendant tout le cours de la régence avec une suite et une adresse inconcevables, ne perdant pas de vue un seul instant l'objet de son ambition et de sa fortune. Il ménagea tout le monde dans les temps de troubles et de factions, se rendit utile aux uns et aux autres.

Je l'ai vu faire sa cour à mon père et gagner ses entours. Il ne s'engoua point du système de Law, et ne s'embarqua pas comme tant d'autres, qui parurent d'abord en tirer des richesses immenses et finirent par se ruiner. Après la culbute de cet aventurier et de son système, M. de Belle-Isle recueillit le fruit de sa prudence.

Pendant la petite guerre d'Espagne de 1719, il afficha un grand zèle pour le régent contre un roi petit-fils de Louis XIV, et ce zèle lui valut d'être fait maréchal de camp et gouverneur d'Huningue. Il contribua à déterminer le régent à donner le titre de premier ministre au cardinal Dubois ; mais la mort lui enleva bientôt ce personnage, qui d'ailleurs était incapable d'avoir pour lui de la reconnaissance. M. le Blanc était ministre de la guerre ; M. de Belle-Isle sut se rendre maître de son esprit et de son département.

La mort du duc d'Orléans lui fit enfin éprouver un échec. Le duc de Bourbon s'empara du premier ministère, sans que M. de Belle-Isle pût saisir l'instant et les moyens de l'empêcher. M. le Blanc fut arrêté ; on voulut lui faire son procès⁵.

M. de Belle-Isle même fut enfermé à la Bastille. **L'année suivante il fut exilé, et persécuté, pendant tout le ministère de M. le duc, par des gens dont il est à présent le meilleur ami.** Mais enfin M. le duc fut déplacé, et les ennemis de M. de Belle-Isle enfermés et exilés à leur tour.

Le cardinal de Fleury vint en place. Il avait été ami intime de la duchesse de Lévis, tante de M. de Belle-Isle, qui profita de cette liaison pour gagner la confiance de ce nouveau premier ministre. Il y réussit. M. le Blanc reprit sa place, et M. de Belle-Isle continua d'avoir

⁴ Depuis maréchal de Maillebois, et dont le fils est devenu gendre du marquis d'Argenson (Voyez la notice). Le maréchal de Maillebois n'était pas homme du monde, mais il possédait à fond l'art militaire. Le maréchal de Villars, sous lequel il avait servi, disait de lui que, s'il n'avait pas inventé la poudre, il ne la craignait pas. On remarqua que, par un hasard assez singulier, cette rivalité des deux familles se trouvait figurée sur les lambris du château de Vaux, où l'on voyait un écureuil (emblème des Fouquet) poursuivi par une couleuvre (emblème des Colbert).

⁵ L'arrestation de M. le Blanc eut pour motif la faillite de la Jonchère, trésorier de l'extraordinaire des guerres, dont on l'accusa d'être complice. M. de Séchelles, maître des requêtes, et qui a été depuis intendant des armées et contrôleur général, en 1754, fut impliqué dans la même affaire. Le parlement rendit un arrêt très-favorable à M. le Blanc et à ses co-accusés (1724).

tout crédit dans le département de la guerre, jusqu'à la mort du secrétaire d'État⁶. Il sentit que , ne pouvant pas avoir la même influence sous son successeur (M. d'Angervilliers), le meilleur parti qu'il pût prendre était de servir à la guerre. Il fut fait lieutenant-général et commandant de Metz et des Évêchés, et fit grand étalage des arrangements avantageux pour l'État qu'il prenait dans son nouveau commandement. Il eût voulu que tous les chemins et tout le commerce de l'Europe vinsent aboutir à Metz, et rendre cette place la métropole de l'univers ; car c'est ainsi qu'il s'emporte sur tous les projets qu'il a conçus⁷.

Au commencement de la guerre de 1755, il s'empara de Trêves, qui est une ville ouverte, et fit sonner haut l'utilité de cette conquête. Celle de Philisbourg ne roula pas sur lui, quoiqu'il servît bien à ce siège⁸. Il a été nommé chevalier des ordres du roi en 1755, et, de ce moment, le cardinal a pris ses conseils pour la conclusion de la paix. Ce vieillard s'est peut-être imaginé qu'il lui avait l'obligation d'avoir acquis la Lorraine, parce que M. de Belle-Isle a insisté sur l'importance de cette acquisition, proposée par d'autres. Plaise au Ciel qu'après avoir applaudi à un bon parti , il ne lui en fasse pas, par la suite, prendre de plus mauvais ! Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que la fortune de M. de Belle-Isle ne restera pas où elle en est déjà⁹. Quoiqu'il n'ait rien fait, pour ainsi dire, que d'intriguer, on le croit très-capable d'être un grand général, et même un grand ministre. Cela est possible ; mais il faut convenir que l'on n'a jusqu'ici récompensé en lui que le mérite présumé.

Il est grand et maigre; son tempérament a paru jusqu'à présent délicat, son estomac foible, sa poitrine attaquée. Depuis la blessure qu'il reçut au siège de Lille , il paraît obligé à de grands ménagements de santé , et les observe en effet, lorsque les circonstances ne le forcent pas à y renoncer ; mais , dès qu'il se sent animé par le désir de s'acquérir de la gloire et de faire réussir un plan d'ambition, l'activité de son âme lui fait trouver des forces que lui refuse la faiblesse de son corps. Il travaille continuellement, ne dort point, lasse les secrétaires les plus infatigables, dictant à plusieurs à la fois ; enfin il est tout de feu, dévore tout et résiste à tout. Il fait marcher à la fois plusieurs intrigues, ne perd pas de vue un seul de ses fils, et a soin qu'aucun ne se croise. Dans un siècle où l'exacte probité , le mérite réel et les vues sages et solides ne sont point les meilleures recommandations, un homme qui sait user à la fois de souplesse et de jactance ne peut manquer de réussir. La preuve cependant que ses idées ne sont ni bien lumineuses ni réellement grandes ».

c'est que son style est faible, et même plat, qu'il n'écrit ni purement ni fortement , et qu'il n'a pas même d'éloquence en parlant. Mais il paraît toujours assuré du succès, il en répond sans hésiter, et il persuade d'autant plus qu'on croit qu'il n'y met point d'art. Il sait encore mieux faire valoir ce qu'il a fait que ce qu'il veut faire. Quand on a suivi ses avis, si l'on s'en trouve bien, on croit lui en avoir obligation; si l'on s'en trouve mal , on s'en prend à soi-même. Si M. de Belle -Isle parvient à être chargé d'une grande administration , il est à craindre que son

⁶ 1728.

⁷ Manuscrits.

⁸ Il faut ajouter qu'il prit le fort de Trarbach en le pétardant, et qu'à Philisbourg il hasarda l'attaque d'un ouvrage qui n'était pas mûre, et qui réussit par un bonheur inespéré. (Ms.).

⁹ M. de Belle-Isle a été fait maréchal de France en février 1741 ; duc et pair héréditaire de Vernon en 1748; en mai 1756, il entra au conseil d'État; fut ministre de la guerre en 1758, et est mort le 26 janvier 1761, à soixante-dix-sept ans. « M. de Belle-Isle s'est assuré sa place de ministre » jusqu'à sa mort. Il en a promesse du roi, en laissant au roi une partie de ce qu'il ne pourrit pas emporter, et qui irait après lui on ne sait à qui. Cela anéantit les espérances de ceux qui se flattent de le déplacer, et lui donne une consistance que n'ont pas ses confrères. » (Lettre de M. de Paulmy, 1759.) En effet, M. de Belle-Isle, n'ayant point d'héritier, avait légué son patrimoine au roi.

goût excessif pour les détails et pour les projets de toute espèce ne le porte à en adopter beaucoup dont il ne pourra suivre l'exécution en entier, et qu'il n'aura pas le temps de rectifier. Il aimera certainement les aventuriers, l'étant un peu lui-même, et ne distinguera pas toujours ceux qui peuvent lui être véritablement utiles d'avec les autres.

M. de Belle-Isle a épousé, en **1729, une demoiselle de la maison de Béthune**, bien faite, assez jolie, et telle qu'il la fallait à un homme comme lui. Tantôt coquette avec beaucoup d'art, d'adresse et de décence, tantôt dévote, toujours cajoleuse sans bassesse, spirituelle sans prétentions. Son mari, qui connaît également ses vertus et ses défauts, affiche un grand attachement pour elle ; et effectivement, n'ayant d'autre passion que l'ambition, il n'a d'autre maîtresse que sa femme qui seconde ses vues. La coquetterie de la femme, et l'ambition du mari réussissent également, parce qu'elles partent de source et ne coûtent rien à ceux qui les emploient.

Le chevalier de Belle-Isle, frère du comte¹⁰, a, suivant les gens qui les ont le plus pratiqués l'un et l'autre, plus de vues, d'étendue et de solidité dans les projets que son frère; mais il a bien moins de liant, de souplesse, et de moyens de séduire et de persuader. Il a peut-être plus de connaissance de l'art de la guerre, de la politique et de l'administration ; mais il ne sait pas aussi bien faire valoir ce qu'il fait et ce qu'il imagine. Leur ambition est en commun, et le chevalier a la bonté de ne prendre dans les grands succès qu'une part de cadet ; mais on prétend que, toujours caché derrière son aîné, il lui est d'une grande utilité, et qu'il lui manquerait beaucoup si quelque événement imprévu venait à les séparer.

Le chevalier travaille aux mémoires du comte, rectifie ses plans, préside à l'arrangement des affaires domestiques ; tout est chez eux indivis. Le chevalier, étant d'une meilleure santé, se livre plus aux plaisirs que l'aîné ; mais il ne perd pas pour cela un instant dans la conduite de leur ambition et de leurs intrigues communes. La meilleure affaire que les deux frères aient faite a été l'échange qu'ils firent sous la régence de la misérable île de Belle-Isle contre le comté de Gisors, celui de Vernon et les forêts de Lions et des Andelys.

— ¹¹ M. de Belle-Isle a un fils aîné¹², né en 1732, qui sera un jour tout aussi seigneur que l'eussent été son grand père et son père si M. Fouquet fût mort en place, avec autant de pouvoir que le cardinal Mazarin. —

M. de Belle-Isle s'est fait une habitude de cacher l'extravagance de ses plans sous un air empesé de sagesse, et même de flegme. Cependant le feu de l'imagination est attisé intérieurement par la contrainte. Vous voyez une statue droite et immobile vous proposer la dévastation des empires, l'agitation des républiques, et vous conduire par des conséquences raisonnées aux troubles les plus dangereux pour l'État qui les poursuivrait selon ses moyens. C'est le plus grand défaut de son caractère de ne pas savoir s'arrêter.

Il ne voit de perfection que dans l'infini. C'est ainsi que, chargé simplement de conduire l'élection d'un empereur qui ne fût pas de la maison d'Autriche, il n'a rien su imaginer de mieux que de contrevenir à la Pragmatique Caroline, et de réduire l'héritière d'Autriche au seul royaume de Hongrie, projet que l'exécution a démontré impossible.

¹⁰ Né en 1693.

¹¹ Manuscrits, 1747 et décembre 1750.

¹² M. de Gisors, blessé à mort à l'affaire de Crévelt, le 23 juin '70, à l'âge de vingt-cinq ans. Il avait épousé mademoiselle de Nivernais. En lui finit la descendance du surintendant Fouquet. (M. de Voyer fut blessé dans cette même affaire malheureuse, engagée sous les ordres du comte de Clermont). Le chevalier de Belle-Isle périt en Piémont, dans la campagne de 1747.

J'ai quelquefois entendu de M. de Belle-Isle des mots qui m'ont fait frémir. Rien de si aisé, disait-il un jour devant moi, que de culbuter d'un trait de plume la puissance Russe dans la mer, et cela sans sortir de son cabinet. En vérité il y a de quoi trembler en voyant un peuple frivole et aventureux comme le nôtre se livrer à de tels conducteurs.

Couplets d'une chanson sur le maréchal de Belle-Isle.

Je suis ce fameux maréchal,
Négociateur à la guerre,
A Versailles grand général,
A nos intendants commissaire,
Faisant tout, hors ce qu'il faudrait :
En un mot, voilà mon portrait.

D'Argenson était mon ami,
J'eus quelque part à sa disgrâce.
C'était mon enfant que Paulmy ,
Et pourtant j'occupe sa place.
Mais j'ai gardé pour confident
Leur bon ami le président (Hénault).

J'ai perdu ma femme et mon fils,
Après avoir perdu mon frère.
Je suis sans parents , sans amis ;
Reste l'État, dont je suis père.
Hélas ! je vais le perdre encor.
Dirai-je mon Confiteor?